

Didier GAYRAUD

DEMEURES D'AZUR



Préface de Monsieur le Comte Jean-François de Chambrun

Les Editions du Cabri

023766442

L

72

DEMEURES D'AZUR

NICE

Didier GAYRAUD

1999-18043
D4

Les Editions du Cabri

PREFACE

«Une myriade d'étoiles tombées du ciel»

Voici un livre magnifique qui nous propose de découvrir des maisons d'exception représentatives de la riche créativité de leurs hôtes aux destinées incomparables. Elles apparaissent au milieu du 19ème siècle dans une région dont les frontières sont mal délimitées. Sous l'Ancien Régime, cette partie de Provence s'appelait une marche : sans doute une des plus pauvres ! Que s'était-il passé pour qu'elle devienne aujourd'hui une des plus prospères ? Un bref retour dans le passé nous éclaire et les faits sont troublants...

Au 16ème siècle, lorsque le jeune Charles VI et Catherine de Médicis font «le tour de France», nous suivons avec intérêt le cortège royal. Après sa visite à Marseille, il s'arrête à Brignoles et fait demi-tour pour aller à Saint Gilles en passant par Salon de Provence où la Reine mère est reçue par Nostradamus. Toulon, Draguignan, Fréjus, Castellane et Grasse ne valent pas le temps d'une visite royale ! Les montagnes arides, les cols les plus inaccessibles des Alpes, les landes à moutons entrecoupées de gorges profondes et la côte, habités par des populations vivant en autarcie, détournent l'intérêt du Roi dont l'un des apanages est pourtant le marquisat de Saluzzo.

Plus tard, Vauban fortifie Glandèves -devenu Entrevaux- dont l'intérêt stratégique est évident contre les piémontais ! Pour les mêmes raisons, Antibes et le «port Vauban» auront une vocation militaire jusqu'au 19ème siècle. Et Nice, mal à l'aise entre Gênes et Marseille, semble périr d'ennui. Le comté bascule du côté français à la Révolution et à la Restauration se fait de nouveau piémontais. Finalement il se rallie à l'Empire en 1860.

Par ailleurs, si les diverses campagnes d'Italie des Rois de France et des Empereurs favorisent de nombreux passages, personne, de François Ier au Premier Consul, ne songe à devenir un estivant et encore moins un résident de la Côte.

La plupart des familles régionales embrassent la carrière des armes. C'est une preuve de simplicité sinon de pauvreté. Elles servent dans la Royale ou dans les armées de l'Indépendance Américaine, de la Révolution et de l'Empire. Suffren, de Grasse, Villeneuve, Sabran, Masséna et Mougins Roquefort sont aux avant-postes des victoires et des défaites : à Yorktown, aux Pyramides, à la Moskova et aux Indes. Certains, au service des arts et des lettres, ne peuvent résister à l'attrait de Versailles et de Paris. On pense à Fragonard, à Mirabeau, à Sade et tant d'autres... Jusqu'en 1834, ce futur département de la République, aujourd'hui au sommet du tourisme européen, n'est pas un lieu de résidence et de villégiature.

Et puis, un jour de 1835, Lord Brougham arrive à Cannes. Le «High chancellor» d'Angleterre et ses amis éblouis achètent des terrains sur la Côte. C'est le début d'un véritable miracle : celui de la construction de résidences de plus en plus belles, sans que cela semble s'arrêter, même à l'heure où ce livre vient d'être mis sous presse. A partir de 1850, Nice et son littoral sont envahis par des bâtisseurs de maisons étonnantes dans lesquelles tous les grands de ce monde se précipitent quelques mois par an. C'est à l'image d'une myriade d'étoiles tombées du ciel que l'on voit s'ériger des villas vénitiennes, palladiennes ou florentines, des châteaux gothiques «early victorian», hispano-mauresques ou anglo-italiens. Tous les styles et toutes les époques sont représentés. Saluons les anglais qui ont su choisir les plus beaux sites ! Admirons les grands ducs russes qui apportèrent leur créativité et leur charme slave ! Applaudissons les américains avec le chic Scott Fitzgerald des années vingt et le glamour hollywoodien des années cinquante ! Etonnons-nous des villas contemporaines des acteurs et artistes du cinéma et du «show business» ! Sourions devant ces palais arabes, financés par les «pétrodollars», qui fleurissent et foisonnent en frisant le sublime et parfois le grotesque ! Remercions enfin, sans détour, ces bâtisseurs privés et passionnés qui ont fait la gloire et le renom de cette côte devenue azurée pour le monde entier.

Didier Gayraud pensait à l'un d'eux lorsqu'il m'offrit de préfacier son livre. En effet, mon aïeul, le comte Aldebert de Chambrun, avait organisé, à la demande de l'Empereur, le rattachement du comté de Nice à l'Empire. Fondateur du Musée Social et de la Mutualité Sociale Agricole, il acheta en 1876 au comte de Pierlas, ce qui allait devenir le château et le parc de Chambrun à Nice. Il avait assuré la réussite des Cristalleries de Baccarat grâce notamment à un séjour à Saint Petersburg, à l'ambassade de France où la petite histoire anecdotique suivante s'est déroulée !

«Au cours d'un grand dîner à l'ambassade, il aurait bu dans une coupe de cristal, à la santé du Tzar, et, à la manière russe, il l'aurait lancée par dessus l'épaule gauche comme s'il s'agissait d'un gobelet d'étain ou d'argent. Moment de stupeur ! Le son du cristal brisé en éclats et la gracieuse désinvolture du geste devant le tzaréwitch éblouirent les convives ! Adopté aussitôt comme un geste d'élégance, dans les grandes familles, des trains entier de Baccarat s'acheminèrent régulièrement en Russie jusqu'en 1915».

Aujourd'hui, parmi les derniers témoins de cette époque, il reste le «Temple d'Amour» du parc Chambrun, bien connu des niçois.

Avec un siècle d'écart, et précisément en 1976, j'avais repris le château de Garibondy à Cannes-Le Cannet : touchante coïncidence qui me vaut l'honneur d'écrire cette préface ! Pour ma part, il fallait remettre en état une maison et un parc anglais qui avaient souffert d'être délaissés. Je n'étais pas vraiment un bâtisseur mais un restaurateur. Mais bâtir ou restaurer font partie de la même veine : celle de l'effort constant pour maintenir la nef de ces grandes maisons ajourées que la lumière traverse au milieu de leurs jardins d'exception. Ne pas s'y soumettre aboutit très rapidement «à la mise à mort» par la pelle mécanique du promoteur «destructeur» ou par le morcellement de la copropriété. Combien d'entre elles ont disparu ? Hélas, beaucoup plus qu'il ne faudrait l'avouer.

En cette fin de siècle, que va-t-il nous rester alors que nous bâtissons de plus en plus de maisons loties sur le vide sanitaire avec les parpaings de rigueur, dans un «style provençal» qui n'a jamais existé en Provence ? La nuit sans étoiles ? Pas tout à fait ! Pour notre bonheur, il existe encore quelques unes de ces maisons et, heureusement, ce livre a le mérite de nous les faire admirer à côté de celles qui ne sont plus. Les maisons survivantes, parfois intactes, subissent le siège de la modernité un peu à la façon du village d'Astérix dans une Gaule conquise par Rome. Ces demeures sont fières comme si elles étaient conscientes de leur utilité. Elles font vivre en effet de nombreux corps de métiers et des artisans : les menuisiers, les ébénistes et les charpentiers, les peintres décorateurs et les tapissiers, les maçons et les carreleurs, bref tout un ensemble de façonniers qui ne doivent pas disparaître au nom de la standardisation.

Il faut rendre hommage à l'auteur de ce livre d'avoir eu la patience de rechercher dans les archives et dans la mémoire de ceux qui ont la connaissance, des documents et des détails parfois anecdotiques.

«Je suis un ver de terre amoureux d'une étoile» s'exclame Ruy Blas à genoux devant la belle reine d'Espagne ! Ne le sommes-nous pas aussi, quelque part en nous-même, en regardant certaines de ces demeures ? Ce livre nous permet d'en prendre conscience.

Avant de conclure, alors que je viens de quitter Garibondy après un cycle de vingt ans de restauration, je souhaite remercier tous les amis qui m'ont aidé dans le cheminement de l'entretien d'une grande maison sur la Côte. Je pense aussi à ceux qui sont partis : à Antony Norman du Château de la Garoupe qui m'a si bien conseillé dans le jardin, à François, comte de Blanchetti de Châteauneuf à Gairaut, à Raymond Bourgis de «Vieilles Maisons Françaises».

Avec tous les futurs et nombreux admirateurs de cette oeuvre, j'adresse mes félicitations et remerciements à Didier Gayraud. Ce livre est une anthologie du patrimoine de la Côte d'Azur, notre patrimoine. Il était indispensable !

Comte Jean-François de Chambrun
juillet 1996

INTRODUCTION

En 1860, le rattachement du Comté de Nice à la France fit sortir toute une région de sa léthargie économique et culturelle. Plusieurs facteurs y contribuèrent. D'une part, l'arrivée du chemin de fer qui atteignit Nice dès 1864, d'autre part la construction de nouvelles voies de communications terrestres qui favorisèrent dans de larges mesures le déplacement des personnes et la circulation des marchandises.

Faussement réputé pour guérir les maladies pulmonaires, le climat azuréen incita quelques français mais surtout de riches étrangers, à venir s'installer sur nos côtes pour tenter de recouvrer la santé. Malgré l'inefficacité curative de leurs séjours, aristocrates anglais, russes, allemands, austro-hongrois ou polonais, séduits par la beauté du site et les conditions atmosphériques particulièrement favorables, prirent néanmoins l'habitude d'y passer l'hiver.

Parmi ces étrangers, un certain nombre décidèrent de résider dans les quelques grands hôtels de la ville encore très rares à la fin du XIX^{ème} siècle, d'autres, en revanche, choisirent de se fixer de façon plus définitive en se faisant édifier une villa dont le prix de revient était relativement peu élevé compte tenu d'une main-d'oeuvre transalpine bon marché et d'un coût encore très bas des terrains à bâtir.

C'est ainsi qu'à Nice, plusieurs milliers de villas, allant de la demeure bourgeoise au château d'une quarantaine de pièces, s'élevèrent à une cadence impressionnante, essentiellement à partir de 1875-1880, avec une apogée entre 1910 et 1913. Du reste, la multiplication des architectes dans la cité est significative. Issus de la région ou venus de l'extérieur pour s'y établir, leur nombre ne fit que croître dès la fin du XIX^{ème} siècle. On en recensait en effet 16 en 1866, 51 en 1883, 91 en 1900 et 126 en 1910. Outre le fait que ce mouvement de construction bénéficiait à ces véritables artistes dont la clientèle fortunée leur offrait l'opportunité d'exprimer librement leur talent et leur imagination sans réelles contraintes financières, il permettait à une multitude d'entrepreneurs et de corps de métier liés au bâtiment, de prospérer rapidement.

Située face à la mer et peu éloignée du centre, la Promenade des Anglais fut tout d'abord le lieu privilégié d'implantation des premières villas de Nice, mais l'exiguïté des terrains resserrés entre le bord de mer et la rue de France, fit que bientôt, les hivernants désireux d'aménager de grands parcs autour de leurs résidences, portèrent leur choix vers l'ouest dans les quartiers de Fabron et des Baumettes, puis vers l'est au Lazaret et sur les pentes du Mont Boron où de vastes espaces à bâtir admirablement situés étaient disponibles. A compter de 1884, l'ouverture du boulevard de Cimiez et de rues adjacentes entraîna une véritable flambée de la construction dans ce secteur et par répercussion sur les quartiers périphériques de St.Maurice et St.Barthélémy, jusqu'alors seulement occupés par des propriétés rurales de grandeur variable.

Selon leur importance et leur lieu d'implantation, les villas de villégiature étaient entourées de parcs dont la superficie variait d'un millier de mètres carrés à plusieurs hectares. Les plus grands architectes-paysagistes parmi lesquels Edouard André et Octave Godard, y créèrent de grandioses réalisations,

plantant palmiers, cyprès et pins maritimes, aménageant selon le goût de leurs commanditaires jardins anglais, espagnols ou à la française. A leur suite, une escouade de jardiniers était chargée d'entretenir les topiaires, les massifs de fleurs ou encore les quelques végétaux exotiques amenés à grands frais du bout du monde et acclimatés sur place.

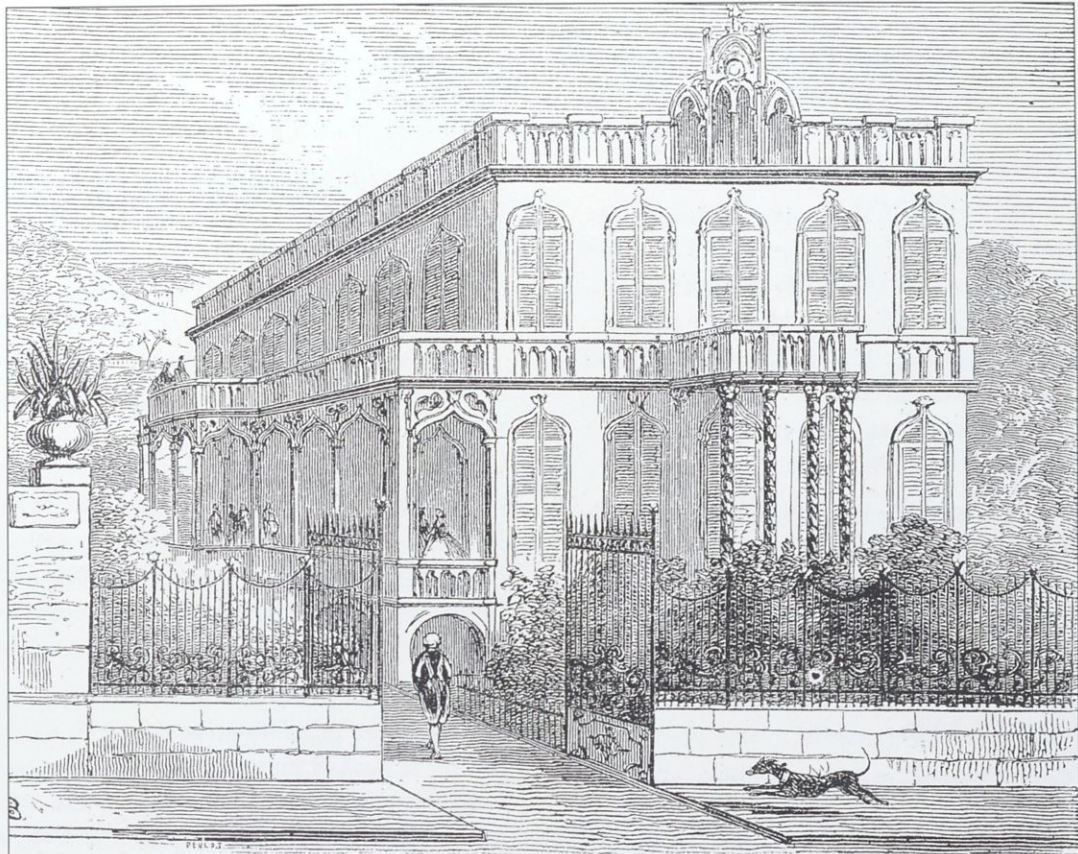
Le style de prédilection choisi par les architectes de la Belle Epoque pour bâtir les grandes villas bourgeoises de Nice fut le style composite ou éclectique, c'est-à-dire combinant par un mélange savamment dosé et ordonné par l'artiste, les grands styles architecturaux, principalement le néoclassique, le gothique et la Renaissance. L'influence italienne restait cependant très présente avec des constructions palladiennes, florentines ou vénitiennes. A cette pluralité stylistique, vinrent encore s'ajouter des pastiches de châteaux médiévaux de style troubadour (château de la Tour des Baumettes, château de Crémat), quelques curiosités d'inspiration mauresques (Ibrahim, Baie des Anges), ou plus nettement orientales, comprenant des références indiennes ou chinoises très marquées (château du Mont Boron, villa Indochinoise).

Un fois terminées, ces bâtisses étaient traditionnellement dotées d'une dénomination qui, à la fin du siècle dernier du moins, trahissait un cruel manque d'imagination de la part de leurs propriétaires qui les baptisaient généralement de leur patronyme (Masséna, Cabasse, Raffaëlli) ou du prénom d'un membre de la famille (Marie-Claude, Marthe). Parfois elles recevaient le nom d'un saint protecteur (St.Antoine, St.Christophe) ou encore plus simplement d'un végétal local (les Palmiers, les Violettes, Réséda). Rares en tout cas furent les propriétaires qui tentèrent de personnaliser véritablement leur demeure en lui attribuant une appellation originale comportant par exemple une référence historique ou mythologique précise (Torre di Cimella, Minerve), ou bien relative à une oeuvre littéraire ou musicale (le Lys rouge, l'Africaine).

Les grandes résidences aristocratiques constituaient aussi le lieu idéal de réunion du «gotha» azuréen. Dans leurs salons luxueux se déroulaient soirées mondaines, tableaux vivants ou bals masqués en période de carnaval. Il y avait d'ailleurs à cette époque de l'année pléthore de réceptions et il convenait, afin de ménager toutes les susceptibilités, de choisir avec soin ceux que l'on honorait de sa visite.

Dès 1900, de nombreux hivernants firent photographier leur villa et en tirèrent des cartes postales. Parfois, les propriétaires figuraient sur le cliché, seuls ou entourés de leur domesticité ou bien encore posaient fièrement devant leur automobile en compagnie de leur chauffeur en livrée. Lors d'échanges épistolaires, ces rectangles de carton devenaient alors un moyen élégant de lancer des invitations tout en renseignant habilement le correspondant sur son rang et sa fortune.

Aujourd'hui aussi précieux qu'indispensables à l'étude architecturale, historique et sociologique d'une cité comme Nice, ces documents offrent l'incomparable intérêt de présenter les grandes demeures niçoises dans l'état où elles se trouvaient au moment de leur splendeur et, par le fait, de restituer un peu de leur âme.



Villa Diesbach, résidence du grand-duc héritier et de la princesse Dagmar.



MASSENA

(35, Promenade des Anglais)

En 1861, un Suisse, le comte de Diesbach fit construire sur les plans de l'architecte Emmanuel Brun, une grande villa aux colonnes torsadées, curieusement orientée de façon perpendiculaire à la Promenade des Anglais. Louée chaque saison à des hivernants fortunés, la demeure abrita en 1864 et 1865 le grand duc Nicolas et sa fiancée la princesse Marie Dagmar, fille de Christian IX, roi du Danemark. Peu habitée par le comte, la bâtisse fut mise en vente en 1898 et achetée, au même titre que la voisine villa Gautier, par Victor Masséna.

Fort de cette double acquisition, ce dernier s'empressa de raser le tout et confia à l'architecte Aaron Messiah, le soin de réaliser une nouvelle villa plus en conformité avec ses propres goûts. En collaboration avec son confrère Georg Tersling, Messiah bâtit alors au milieu d'un parc de près de 8 000 mètres carrés, un somptueux palais d'une trentaine de pièces qui lui valut de recevoir en 1902, la médaille d'or Grand module de la ville de Nice, décernée par le jury des primes à l'architecture qui, chaque année, récompensait les architectes ayant réalisé à Nice une oeuvre marquante par sa conception et par son caractère esthétique. Terminée en 1901, la villa fut simplement baptisée du nom de son propriétaire : Masséna.

Né en 1836, Victor Masséna était le petit-fils du célèbre André Masséna, ancien général de Napoléon Bonaparte qui l'avait surnommé «l'enfant chéri de la victoire». Ses glorieux faits d'armes effectués à Rivoli et à Essling avaient incité l'empereur à le faire duc de Rivoli et prince d'Essling avant de le nommer maréchal de France.

Ancien saint-cyrien, Victor Masséna avait lui aussi épousé la carrière militaire. Officier d'ordonnance pendant une vingtaine d'années, il avait ensuite abandonné l'armée pour se consacrer à la politique en entrant au Corps législatif qu'il avait quitté dès l'avènement de la république. Fondateur de la Banque des Alpes-Maritimes et héritier des biens de son illustre aïeul, c'est donc à l'abri de tout souci financier que Victor Masséna put se faire construire cette magnifique demeure qu'il meubla en grande partie avec le prestigieux mobilier provenant de l'ancienne résidence italienne de Bonaparte.

Passionné de photographie et ami du grand photographe niçois Jean Giletta, Victor Masséna avait fait aménager dans une pièce du premier étage, un vaste laboratoire digne de celui d'un professionnel qui lui avait coûté la bagatelle de 200 000 F. Il avait par la suite collé sur un pan de mur un agrandissement du péristyle de la villa qui lui servait de toile de fond lorsqu'il posait seul ou en compagnie de sa famille pour des photos officielles.

Durant la saison d'hiver, sa femme Paule, duchesse d'Elchingen, donnait de nombreuses réceptions au cours desquelles elle accueillait le duc Georges de Leuchtenberg,



l'impératrice Eugénie ainsi que les duc et duchesse de Camastra, beau-fils et fille des Masséna.

Très attaché à la vie culturelle niçoise, Victor Masséna fonda avec quelques amis «l'Academia Nissarda» et devint président du conseil d'administration du premier grand casino niçois : le Cercle de la Méditerranée, vice-président du comité du carnaval et membre de l'Automobile Club de Nice. En outre, ses gestes généreux à l'égard des pauvres furent multiples et on lui doit notamment d'avoir fondé l'actuelle clinique de Cimiez en 1902.

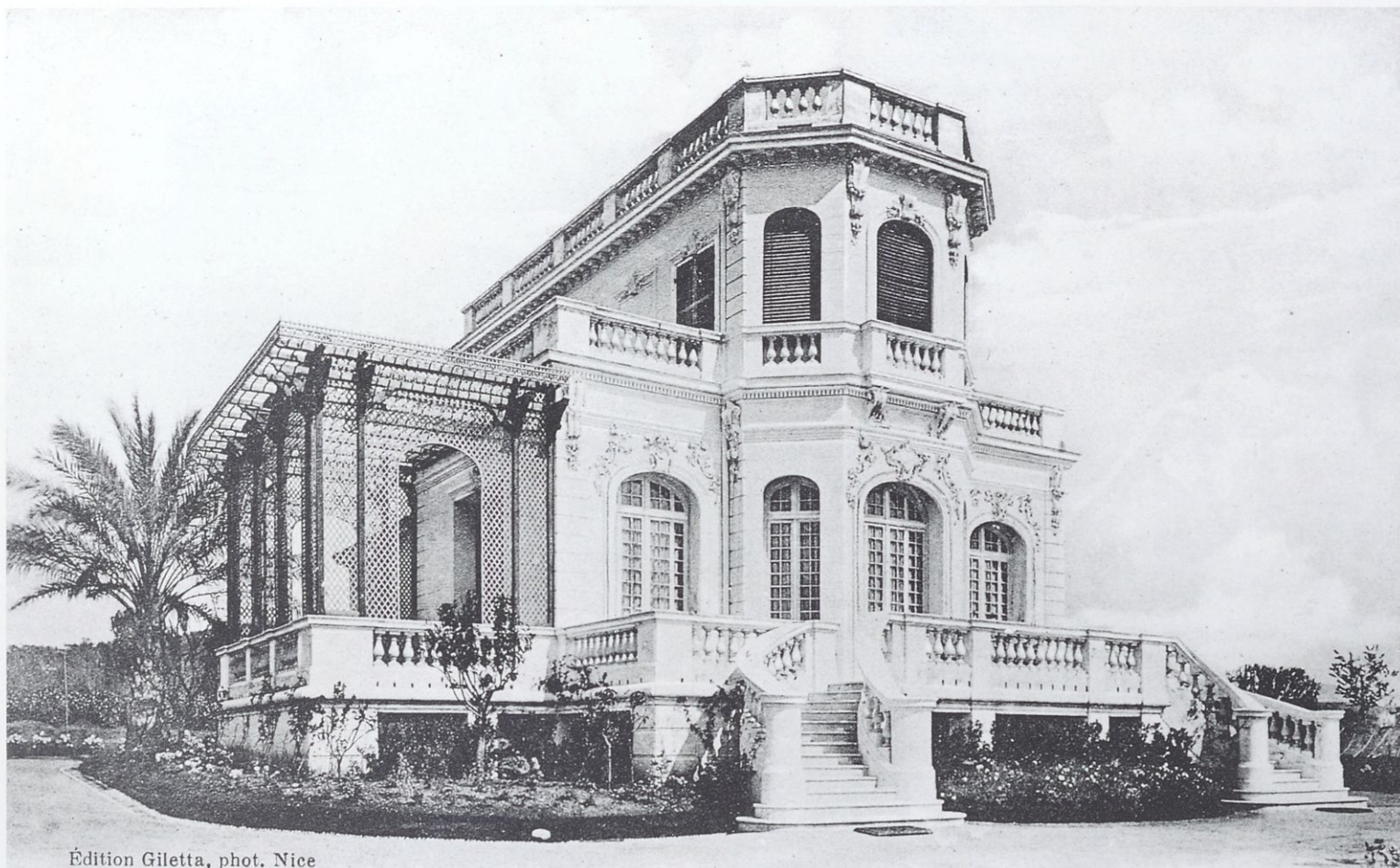
Après sa mort en 1910, son fils André hérita de la demeure familiale mais décida de s'en séparer sept ans plus tard. La période n'étant alors guère propice aux achats de cette importance, seuls des investisseurs désireux de la détruire et de construire sur son emplacement plusieurs immeubles de rapport se présentèrent. C'est alors qu'un avocat niçois, ami des Masséna, maître Joseph Saqui, parvint à convaincre la ville de Nice d'acquérir la villa pour en faire un musée d'histoire régionale. Le peu de moyens financiers dont disposait la municipalité fut heureusement pallié par le fait qu'André Masséna, enthousiasmé par le projet, accepta de vendre la demeure pour un montant équivalent à celui qu'il avait dû acquitter pour régler ses droits de succession, à savoir 1 100 000 F, somme dérisoire puisque la construction de la bâtisse avait coûté dix ans plus tôt, plus de sept fois ce prix.

Trois conditions rédhibitoires présidaient cependant à ce tarif de faveur : la ville devait s'engager à créer dans le palais un musée d'histoire locale, le baptiser Musée Masséna et enfin ouvrir son parc au public. Ces exigences fort peu contraignantes furent acceptées à l'unanimité et la ville de Nice acheta la villa en mai 1919.

Deux ans plus tard, le Musée Masséna était inauguré officiellement en présence d'André Masséna, du maire de Nice et des élus locaux. Son fonds d'histoire régionale qui peut être consulté par le public a été enrichi par le legs de quelque 12 000 volumes qui constituaient la bibliothèque du chevalier de Cessole.

LA VICTORINE

(16, avenue Edouard Grinda)



Édition Giletta, phot. Nice

Villa Masséna. – NICE

Parallèlement à sa villa de la Promenade des Anglais, Victor Masséna avait demandé à Aaron Messiah de lui édifier un pavillon de campagne dans le quartier de Carras. Entouré d'un terrain de 7 hectares aménagé en exploitation horticole, il fut baptisé La Victorine en référence au prénom de son propriétaire. Complété d'une grande diversité d'arbres et de fleurs, le domaine permettait à Victor Masséna de prélever à sa guise toutes sortes de végétaux qu'il replantait ensuite dans le parc de la villa Masséna, dessiné à l'origine par Edouard André, et de faire accessoirement le commerce des plantes.

Vendu peu de temps après la villa Masséna, le pavillon de Carras fut acquis vers 1920 par le producteur de cinéma Serge Sandberg. Il y entreprit la construction de vastes hangars et créa les célèbres studios cinématographiques de la Victorine.

Au bout de quelques années d'exploitation, Sandberg ne put malheureusement faire face aux frais qu'il avait engagés et vendit ses installations au producteur-réalisateur américain Rex Ingram qui y tourna plusieurs dizaines de films et habita épisodiquement la villa.

Par la suite, les studios changèrent maintes fois de mains. Des téléfilms et films publicitaires s'y tournent encore aujourd'hui mais les réalisateurs préférant désormais tourner en décor naturel, l'avenir des studios reste bien incertain. Quoiqu'il en soit, les grandioses projets d'investissement et de restructuration annoncés dans les années 1980 visant à faire des Studios de la Victorine le «Hollywood français» semblent pour l'heure assez peu réalistes.

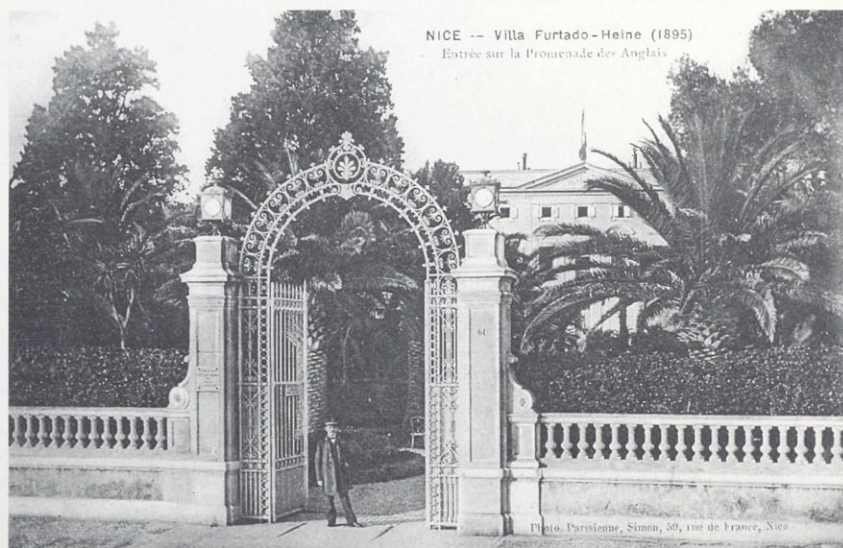
FURTADO HEINE

(61, Promenade des Anglais)

Bâtie vers 1787 pour le compte de Lady Penelope Rivers, femme divorcée d'un pair d'Angleterre, la villa Furtado-Heine est l'une des plus anciennes grandes demeures de Nice. Le fait qu'elle se trouve sur la Promenade des Anglais, lieu où la plupart des villas ont été remplacées par des immeubles, rend la chose encore plus surprenante.

Alors qu'en 1792, le comté de Nice, sous l'impulsion des soldats de la Convention, devint pour la première fois français (il ne le fut véritablement qu'après la signature du Traité de Paris en 1796) et cela jusqu'en 1814, Penelope Rivers regagna précipitamment son pays, abandonnant sur place tous ses biens. Sa propriété fut confisquée puis occupée par les troupes du Génie qui s'y installèrent pendant une quinzaine d'années. En 1800, la demeure, devenue bien public, fut vendue par l'administration à un riche officier servant dans l'intendance et déjà grand propriétaire foncier à Nice : Sébastien Grandis. Maintes fois louée ou prêtée, la villa abrita la princesse Borghèse, soeur de Napoléon Bonaparte, qui y séjourna à plusieurs reprises entre 1807 et 1814.

Plus tard, la bâtisse changea encore de mains et fut respectivement acquise par Louis Guiglia, ancien président du Sénat de Nice puis, vers 1860, par Auguste Carlone, banquier et fondateur du journal «L'Echo des Alpes-Maritimes». Ce dernier reçut en 1865 l'astronome William Cooper qui, à l'aide de la plus grande lunette astronomique d'Europe qu'il monta pièce par pièce dans le parc, effectua des observations très fructueuses. Après la mort d'Auguste Carlone, la demeure fut achetée par le russe Henri Krohn dont une rue de Nice située entre la Promenade des Anglais et la rue de France porta le nom pendant une trentaine d'années, puis revendue à Cécile Furtado-Heine qui lui donna son nom définitif. Fille du banquier parisien Furtado et veuve d'un autre banquier, Salomon Heine, la nouvelle propriétaire employa une partie de sa fortune à soutenir des oeuvres de bienfaisance et subventionna largement la construction de l'hôpital Pasteur à Paris. A la suite de diverses épidémies qui ravagèrent les rangs du corps expéditionnaire français de Madagascar, Cécile Furtado-Heine décida de léguer sa villa niçoise au ministère de la guerre afin qu'il en fasse une maison de repos et de convalescence à l'usage des officiers blessés ou malades. Quelques années avant son legs, Cécile Furtado-Heine avait fait surélever sa demeure d'un étage pour y loger sa nombreuse domesticité et avait demandé à l'architecte Sébastien Marcel Biasini de lui construire un imposant portail d'honneur en fer forgé donnant sur la Promenade des Anglais. Ainsi, en 1895, la villa encore plus vaste qu'à l'origine se composait d'un rez-de-chaussée comprenant une salle-à-manger, une bibliothèque, deux salons et un office, d'un premier étage réservé aux officiers supérieurs qui disposaient chacun d'une chambre individuelle avec cabinet de toilette attenant, et de

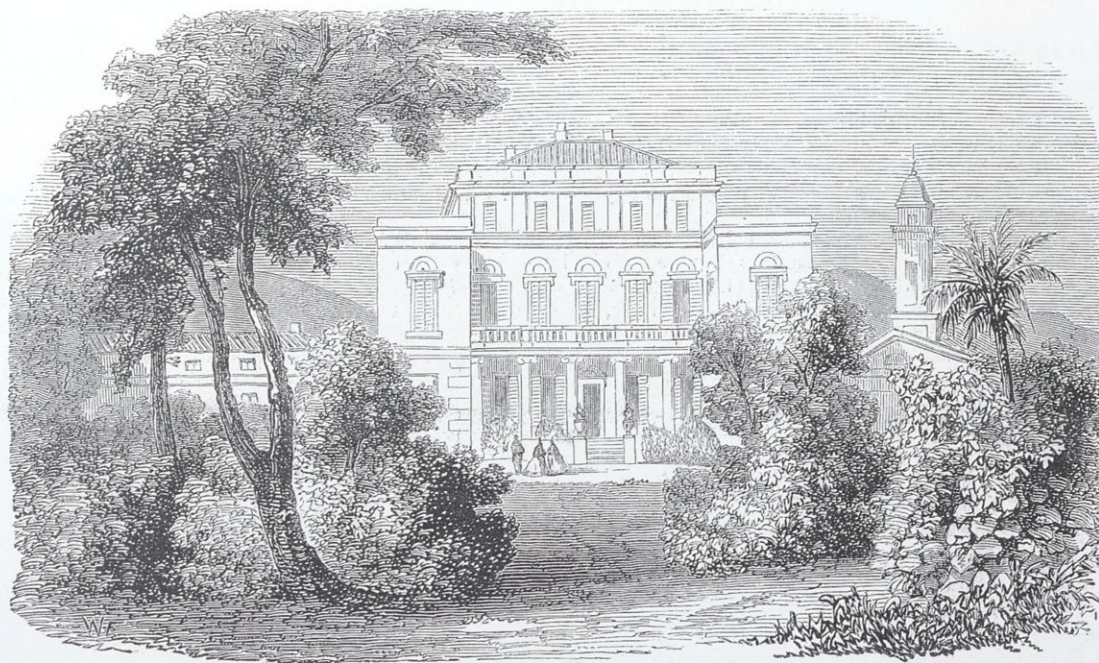


deux autres niveaux aménagés en chambres pour trois ou quatre personnes, offrant un potentiel total d'accueil d'une cinquantaine de lits.

Utilisée aujourd'hui comme maison de vacances pour les officiers et leur famille, la villa Furtado-Heine vient de bénéficier d'une récente rénovation qui coûta près de 20 millions de francs.

Signalons pour mémoire que la propriété mitoyenne de la maison des officiers, la villa Romanoff (détruite en 1923), fut célèbre pour avoir appartenu à la comtesse du même nom. Sa nièce, Marie Bashkirtseff, habitait en compagnie de sa mère dans le pavillon d'amis de la demeure. Malade de la tuberculose qui l'emporta en 1884 à l'âge de 26 ans, Marie Bashkirtseff obtint un succès posthume après que les écrivains André Theuriet et Pierre Borel eurent fait publier son journal qui décrivait sa vie quotidienne à Nice, ses premiers émois sentimentaux avec Emile d'Audiffret, fils du propriétaire du château «la Tour des Baumettes» et son amour tout platonique pour Guy de Maupassant. Ses cahiers intimes dont un grand nombre de passages furent censurés par plusieurs de ses proches et qui eurent un certain retentissement à l'époque de leur publication, semblent aujourd'hui un peu désuets.

DE ORESTIS



VILLA DE ORESTIS, A NICE, habitation de S. M. l'Impératrice douairière de Russie.

Bâtie au XVIII^{ème} siècle par une vieille famille niçoise, les De Orestis, dont l'un des membres, Jean-François, fut maire de Nice de 1808 à 1812, la villa De Orestis est surtout connue pour avoir abrité à plusieurs reprises une partie de la famille impériale russe.

Ainsi, en janvier 1857, la demeure fut louée par le grand-duc Michel qui, après avoir débarqué à Villefranche se rendit chez sa mère l'impératrice douairière Alexandra Féodorovna veuve du tzar Nicolas 1^{er}. Celle-ci séjournait à Nice depuis trois mois dans une autre grande maison de la Promenade des Anglais, la villa Avigdor, propriété du banquier attiré de la colonie russe de Nice : Abraham Avigdor. Rappelons qu'à cette époque, la villa De Orestis appartenait à la comtesse du même nom, née Tihatcheff, et que le choix du lieu de villégiature du grand-duc Michel n'était certainement pas dû au hasard.

En octobre 1858, peu de temps après la création d'une base maritime russe dans les locaux de l'ancien baigne de Villefranche, c'est la grande duchesse Catherine (fille de la grande duchesse Hélène), et son mari le duc de Mecklembourg-Strelitz, qui s'installèrent pour plusieurs mois dans la demeure où ils reçurent la visite du grand-duc Constantin, de son épouse et de leur fils Nicolas.

Un an plus tard, l'impératrice douairière de Russie choisit à son tour la villa De Orestis pour y effectuer son deuxième séjour niçois. Arrivée à Villefranche où elle débarqua de la frégate Svetlana, elle fut accueillie par une foule de personnages officiels et de curieux qui avaient cessé le travail pour venir assister à l'événement. Du port, l'impératrice se rendit directement à sa résidence niçoise pour s'y reposer des fatigues du voyage, tandis que son imposante suite de 57 personnes était logée dans divers hôtels et appartements du quartier de la Croix de Marbre. Très malade, Alexandra Féodorovna s'était rendue à Nice d'une part dans l'espoir de guérir de ses maux, d'autre part pour assister à la consécration de la nouvelle église

orthodoxe de la rue Longchamp, édiflée essentiellement grâce aux dons de la colonie russe de Nice. Malheureusement, en ce jour du 12 janvier 1860 (1^{er} janvier du calendrier orthodoxe), son état de santé ne lui permit pas de se rendre à la cérémonie qui ne comptait pas moins de 40 invités. Le lendemain cependant, l'impératrice donna dans les salons de sa villa une grande réception qui réunit plus de 150 personnes. D'autres fêtes se déroulèrent pendant son séjour car, malgré sa santé précaire, elle aimait organiser des soirées musicales au cours desquelles la Garde Nationale ou bien encore des orchestres locaux donnaient des concerts dans le salon Louis XV ou dans le parc illuminé de la propriété. Le jour de la fête de l'impératrice, la frégate Olaff quitta son mouillage de Villefranche et vint s'installer dans la Baie des Anges. Là, face à la demeure impériale, l'équipage du navire tira plusieurs dizaines de coups de canon pour saluer la souveraine qui dans la soirée, donna un grand dîner clôturé par un gigantesque feu d'artifice.

En mai 1860, Alexandra Féodorovna termina son long séjour niçois de sept mois. Après avoir effectué divers dons au bénéfice de l'hôpital Sainte Croix ainsi qu'au bureau de bienfaisance de la ville, elle quitta Nice pour Villefranche où elle embarqua à destination de Marseille. De là, l'impératrice se rendit en train à Lyon pour y rencontrer Napoléon III puis regagna enfin Saint Petersburg où elle s'éteignit six mois plus tard.

Par la suite, la villa De Orestis fut mise en vente et acquise par un proche d'Alexandra Féodorovna, le prince roumain Demetrius Stirbey, hospodar de Valachie. Baptisée depuis cette époque Stirbey, la villa passa ensuite aux mains de son fils qui y accueillit en 1879 la reine Isabel d'Espagne. Peu avant 1900, le parc fut morcelé en trois parcelles acquises respectivement par le baron de Lenval, le banquier Landau et le docteur Grinda. La bâtisse fut, quant à elle, détruite quelques années plus tard.

LIONS

Demeure d'un riche négociant niçois, vraisemblablement édifée au début du XIX^{ème} siècle, la villa Lions, baptisée du nom de son propriétaire, comportait à l'origine trois bâtisses différentes. Deux pavillons identiques de style Empire, placés de chaque côté de l'entrée donnant sur le chemin du bord de mer (future Promenade des Anglais) et la villa principale située en retrait, avec accès par la rue de France.

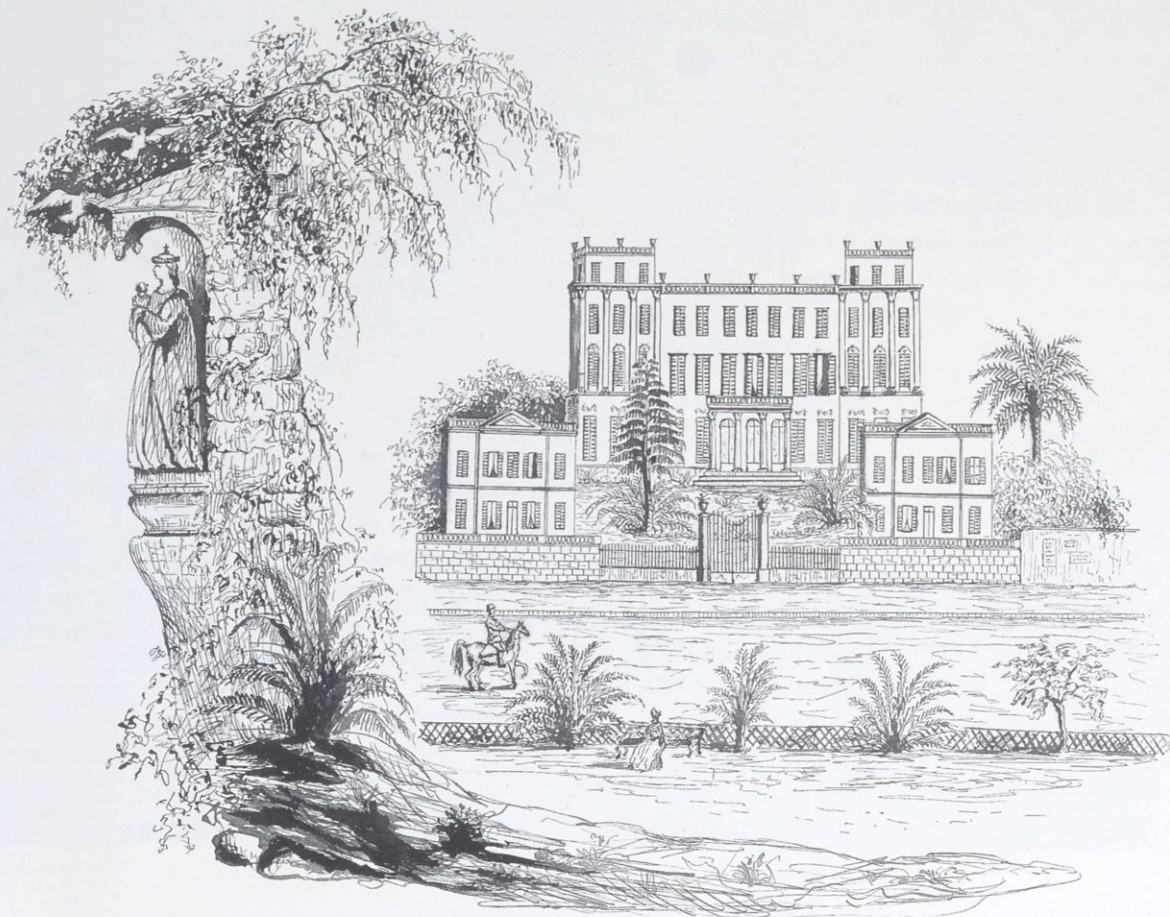
Comme le faisaient bon nombre de grands propriétaires de l'époque, Alexandre Lions louait sa demeure à des étrangers pendant la saison hivernale. La villa Lions abrita entre autres, les comte et comtesse d'Aglié qui y donnèrent à plusieurs reprises des représentations de théâtre amateur, puis la grande-duchesse Stéphanie de Bade en 1857 et le prince de Salm-Dick. Agrandie et surélevée vers 1860, la bâtisse reste célèbre pour avoir accueilli Louis 1^{er} de Bavière, bien des années après qu'il eut abdicqué par suite du scandale causé par son avide et omniprésente maîtresse : Lola Montes. Depuis 1862, le souverain avait pris l'habitude de venir passer chaque année l'hiver à Nice. Il résida d'abord à l'Hotel des Anglais, à l'Hôtel de la Méditerranée, puis décida ensuite de louer la villa Lions. Toujours soucieux de discrétion, il voyageait sous les noms d'emprunt de comte de Wendesfeld, comte Spessart ou comte Augusta. Seuls le préfet et le ministre étaient officiellement au courant de son arrivée. Louis 1^{er} de Bavière était un grand amateur de fêtes et de vie mondaine. Membre fondateur du premier casino de Nice, il participa toujours avec enthousiasme aux banquets donnés par la Préfecture et aux fêtes du Carnaval. Il est vrai que celles-ci lui donnaient

l'occasion de faire des rencontres galantes car malgré son âge avancé, le roi avait la réputation de courir après tout ce qui portait jupon sur la Promenade des Anglais. Au début du mois de février 1868 pourtant, le souverain fut brusquement frappé d'une maladie d'origine artérielle et rendit l'âme en quelques jours.

Sa suite dut s'affairer sans interruption pendant vingt-quatre heures pour contacter en toute hâte ses enfants restés au pays ainsi que tous les personnages officiels désireux de lui rendre un dernier hommage. Dans la villa Lions, le grand salon fut transformé en chapelle ardente et le corps de l'ancien souverain disposé sur un catafalque recouvert de satin blanc. Parmi les visiteurs qui firent le voyage pour se recueillir devant sa dépouille, on nota la présence de ses deux fils, Luitpold et Adalbert, du duc de Schleswig-Holstein, du duc de Parme, du prince de Schönberg-Lippe ainsi que de plusieurs représentants de la municipalité niçoise. Hasard du destin, l'année suivante, c'est Fouad Pacha, ministre de l'empire Ottoman, qui presque jour pour jour, s'éteignit à son tour en ce même lieu.

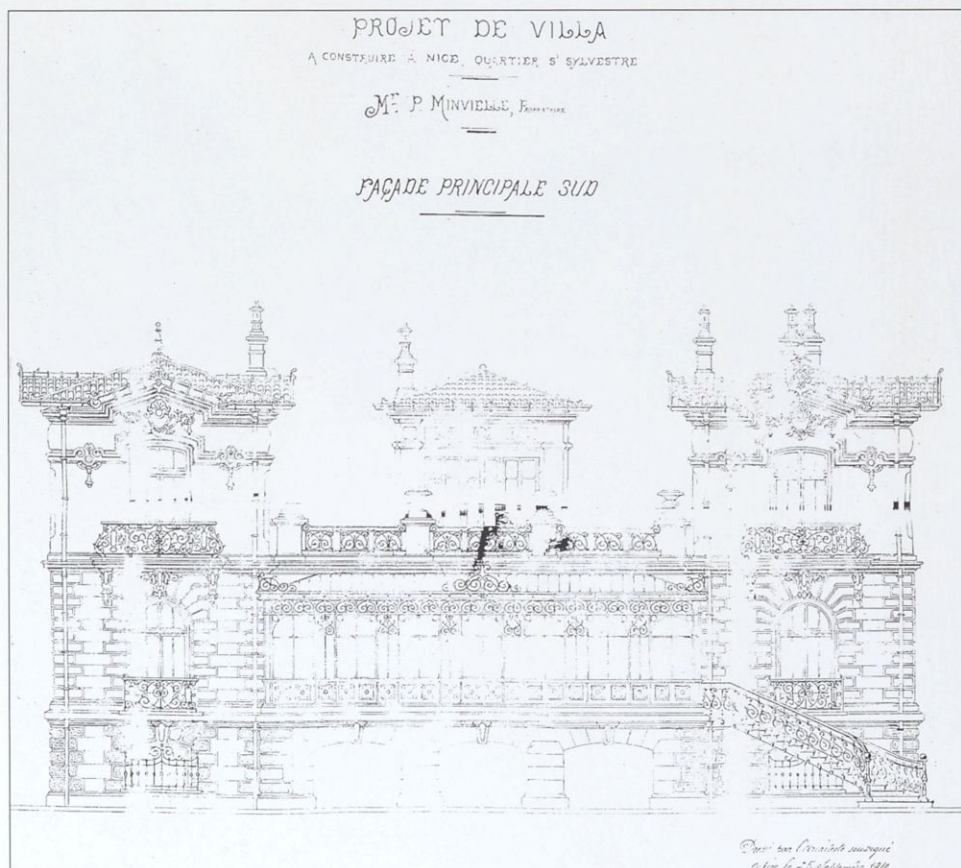
Plus tard, l'un des pavillons Empire fut surélevé et transformé en l'hôtel de Saint-Petersbourg puis, la villa principale subit le même type d'aménagement et devint l'hôtel de Petrograd. Seul, le pavillon ouest conserva pendant un certain temps son aspect initial.

Aujourd'hui, les villas et hôtels ont depuis longtemps disparu et l'on chercherait vainement la moindre trace de ce que furent les villas Lions.



MERCEDES

(27, avenue Cernuschi)



En 1911, Paul Minvielle, directeur national de la Société Générale, fit bâtir dans le quartier Saint-Sylvestre une magnifique villa due au talent de l'architecte François Zecca. Baptisée Mercédès, cette demeure de style composite dotée de trois tourelles recouvertes de tuiles en céramique verte, fut habitée par la famille Minvielle jusqu'en 1919.

Par la suite, la propriété fut acquise par un médecin anglais, Augustin Steven, qui la loua en 1920 et 1921 au célèbre compositeur Gabriel Fauré. Ce dernier créa du reste en ce lieu trois oeuvres dont une destinée à commémorer le centenaire de la mort de Napoléon 1er.

Aujourd'hui parfaitement entretenue, la villa rebaptisée Robinson, n'a rien perdu de son cachet architectural originel.

CHATEAU DE CHAMBRUN

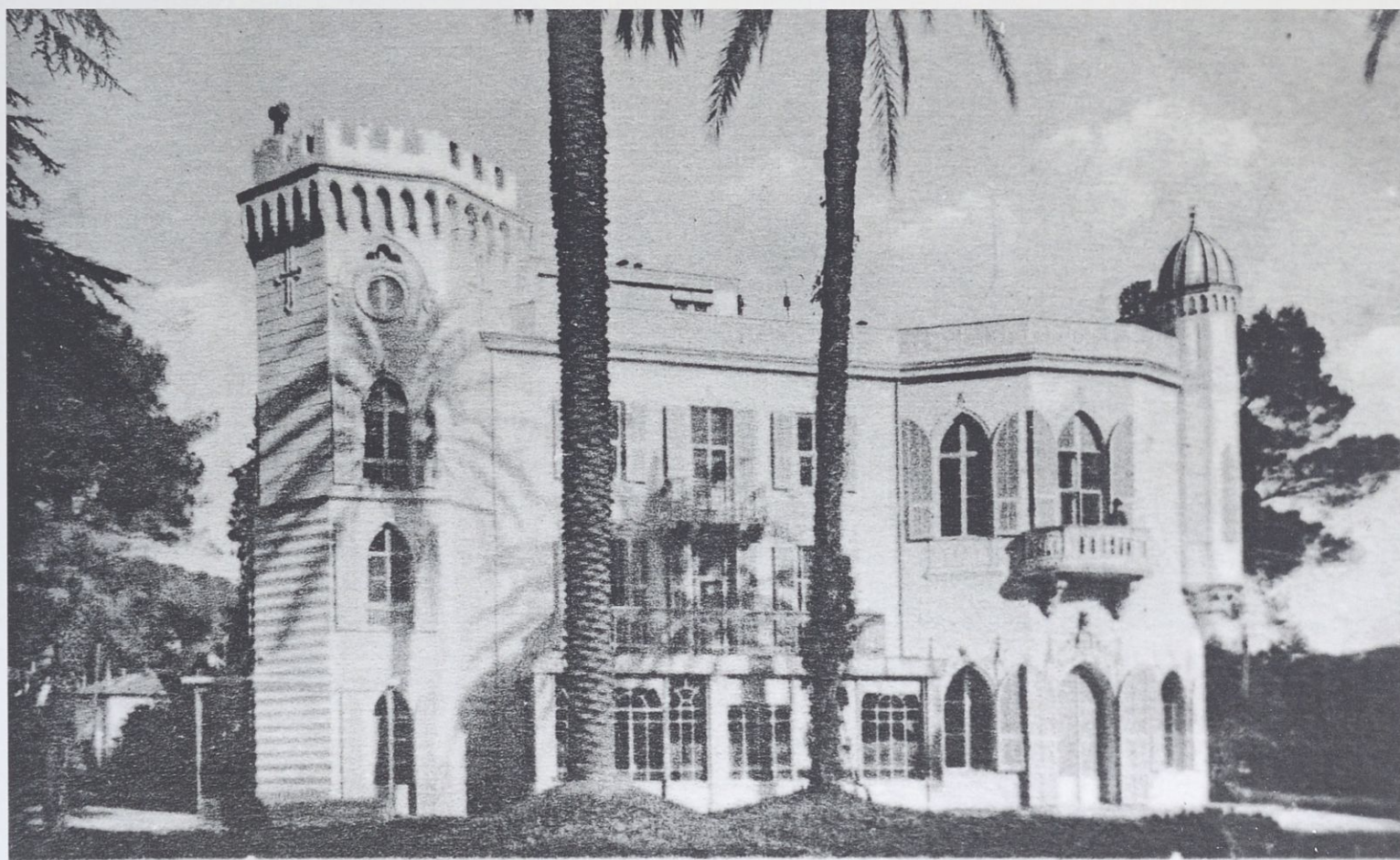
(27, Vieux Chemin de Gairaut)

En 1876, le comte Aldebert de Chambrun acquit du comte Eugène Caïs de Pierlas, peintre et historien réputé, un domaine de onze hectares essentiellement planté de cultures maraîchères, sur lequel se trouvait un château édifié au début du XIX^{ème} siècle. Le nouveau propriétaire pensa un moment le démonter pierre par pierre pour le reconstruire quelques mètres plus à l'ouest afin de bénéficier d'une vue plus agréable sur la ville et la mer mais le projet se révéla d'une telle ampleur qu'il fut très vite abandonné.

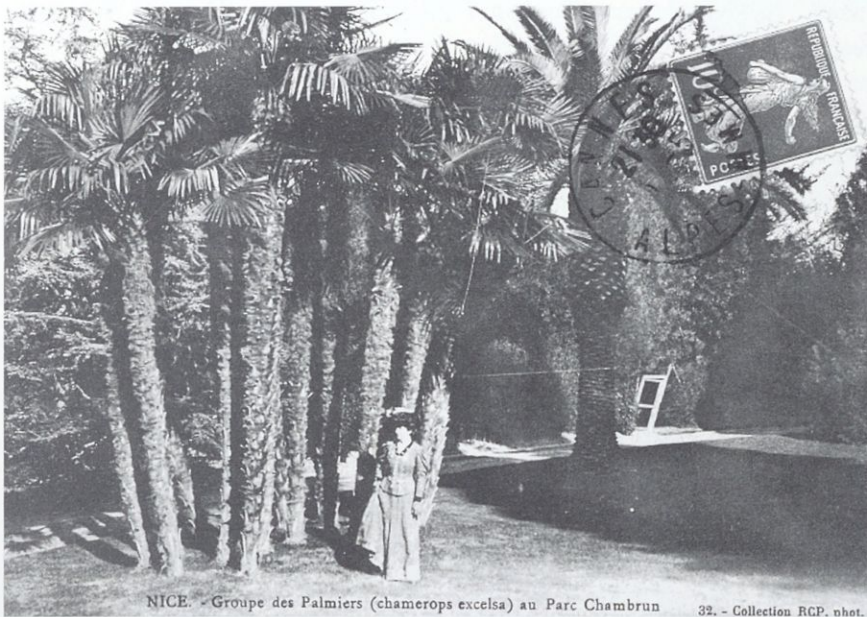
Membre du très confidentiel Corps Consultatif de Napoléon III qui réunissait une dizaine de conseillers privés, le comte de Chambrun découvrit Nice lorsque l'empereur le chargea de préparer le référendum du rattachement du comté de Nice à la France en 1860. Ancien préfet du Jura, membre du Corps législatif en 1871 puis sénateur de la Lozère en 1879, le comte de Chambrun bien que monarchiste convaincu était très attaché à l'amélioration des conditions de vie de la classe ouvrière. Fondateur de la chaire de sociologie à la Sorbonne, il créa à Paris avec ses propres deniers le Musée Social, déclaré d'utilité publique en 1894 qui abritait notamment une imposante bibliothèque contenant tous les textes de loi destinés à informer les travailleurs sur leurs droits. Le musée se voulait ouvert à toutes les classes de la société ainsi qu'à tous les partis politiques. Le comte aimait à rappeler son adage : «Toute

personne peut venir consulter la bibliothèque du musée social même un anarchiste du moment qu'il laisse sa bombe au vestiaire». Toujours en place aujourd'hui, il accueille chercheurs et étudiants en sociologie.

Dans sa propriété niçoise, Aldebert de Chambrun s'appliqua à transformer le jardin en un magnifique parc d'agrément. Il fit aménager une cascade et un bassin, puis planta des palmiers, cyprès, cèdres du Liban, magnolias et pins maritimes. Désireux de posséder un lieu qui lui permettrait de recevoir un orchestre et d'écouter des concerts en plein air, le comte fit édifier en 1885 un temple de l'amour sur un promontoire naturel auquel on accédait par un escalier en pierre froide de 72 marches. C'est l'architecte Philippe Randon, également responsable de l'aménagement du parc, qui conçut cette véritable oeuvre d'art inspirée à la fois du temple de Sybille de Tivoli à Rome et du monument chorégraphique de Lysistrate à Athènes. Parfois dénommée Temple de Diane ou Temple de la Vesta, elle nécessita 220 mètres cube de marbre de Carrare, 7,5 tonnes de fer et 2 tonnes de cuivre. D'une hauteur totale de 18 mètres et d'un coût évalué à près de 700 000 francs, elle fut réalisée par l'entreprise chargée quelques années plus tôt de fabriquer la Statue de la Liberté de New-York. Son inauguration après cinq ans de travaux donna lieu à une gigantesque réception qui regroupa autour de l'orchestre du casino municipal près de 200



Château CHAMBRUN - Parc Chambrun - NICE



NICE. - Groupe des Palmiers (chamerops excelsa) au Parc Chambrun 32. - Collection RCP. nhot.

225. NICE - Parc Chambrun - Temple de Diane



invités dont le comte Gurowski de Wczele, le marquis Massingy d'Auzac, le prince Eugène de Suède ami intime des châtelains et l'écrivain Sybille de Mirabeau alias Gyp. De nombreuses personnalités se succédèrent sous ce temple, parfois fort inattendues comme ce colonel américain nommé William Cody plus connu sous le pseudonyme de Buffalo Bill.

Marié à Thérèse Godard-Desmarest, héritière des cristalleries Baccarat, le comte de Chambrun s'employa à développer et à exporter les productions de la célèbre maison. Ainsi, alors que le chiffre d'affaires des cristalleries stagnait quelque peu, le comte de Chambrun se rendit en Russie pour proposer ses productions. Amusé par la coutume russe qui consistait, après avoir porté un toast, à jeter son verre en étain ou en argent par dessus l'épaule, le comte de Chambrun réussit le tour de force de convaincre les russes de remplacer leurs verres incassables par des verres en cristal. En quelques mois, l'habitude fut prise et garantit pour de longues années la prospérité des cristalleries de Baccarat.

A la mort de sa femme, Aldebert de Chambrun surnommé le «comte socialiste», employa sa fortune à la pratique de la philanthropie, partageant ses dons entre son Musée Social et le versement de pensions de retraite aux ouvriers démunis. Toutes ces actions charitables lui valurent d'être décoré de la rosette de la Légion d'Honneur par le Président de la République, Félix Faure.

Disparu en 1899, le comte de Chambrun légua par testament la totalité de ses biens au Musée Social. Pour satisfaire les quelques héritiers éloignés du comte, la direction du musée consentit cependant à négocier le Château de Chambrun dont le produit de la vente fut réparti entre les divers hoirs. C'est Georges Marquet, propriétaire du Cécil Hôtel avenue Thiers qui, pour 1 150 000 francs, acquit le domaine qu'il conserva jusqu'à la Première Guerre mondiale. Il le vendit en 1920 à une société immobilière qui morcela le terrain en plusieurs lots. L'un fut loti de villas et d'immeubles, un autre accueillit un stade ainsi que le «Palais des Glaces», une patinoire désormais disparue.

La dernière parcelle de 5 400 mètres carrés renfermant le temple de Sybille, fut achetée par la ville de Nice qui la transforma en jardin public. Enfin, le château subit de gros travaux de modification et fut divisé en appartements.

Aujourd'hui, l'ancien parc paysagé est occupé par une cinquantaine de villas et d'immeubles. Il ne garde comme témoins de sa grandeur passée que de magnifiques arbres centenaires que l'on peut encore apercevoir en se promenant dans les rues qui sillonnent le domaine.

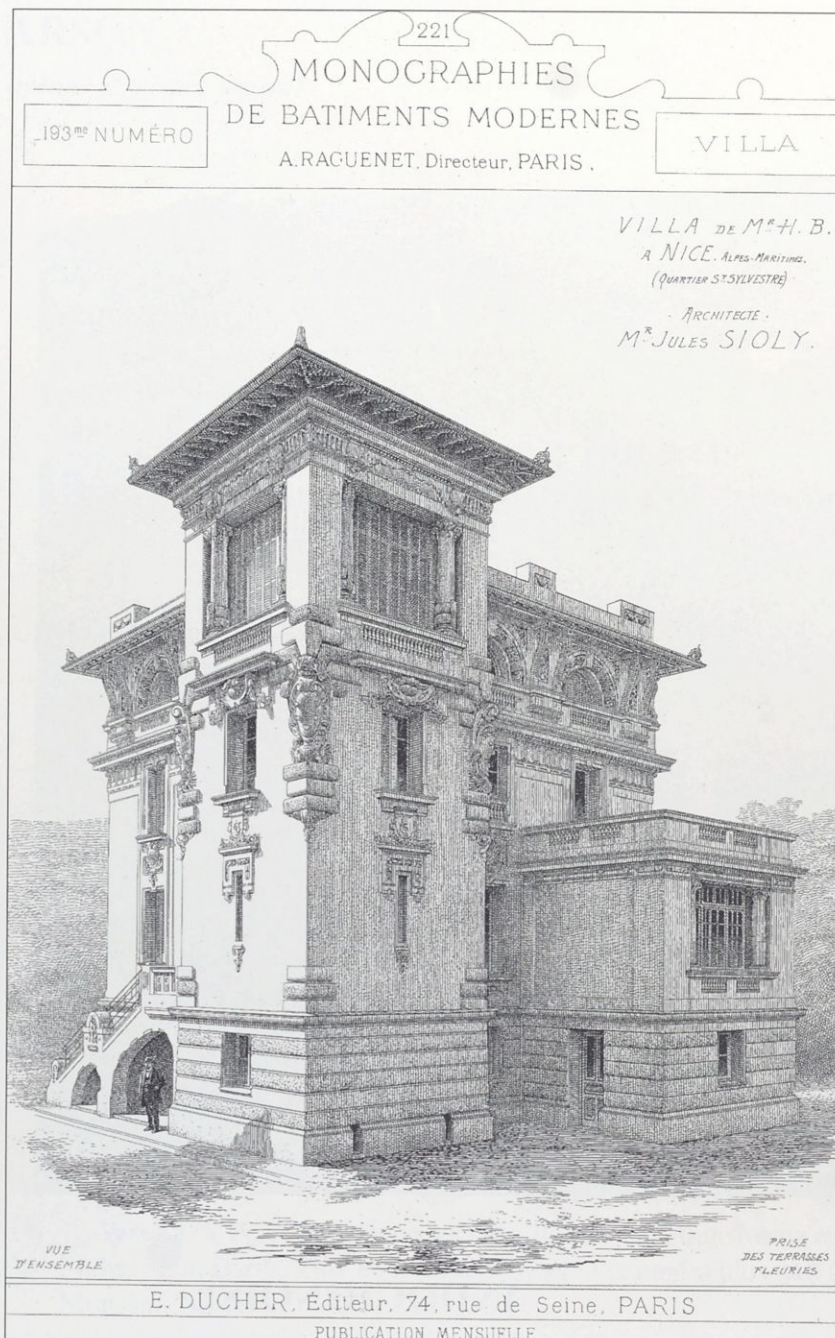
VAL FLEURI

(17, avenue Jean-Sébastien Barès)

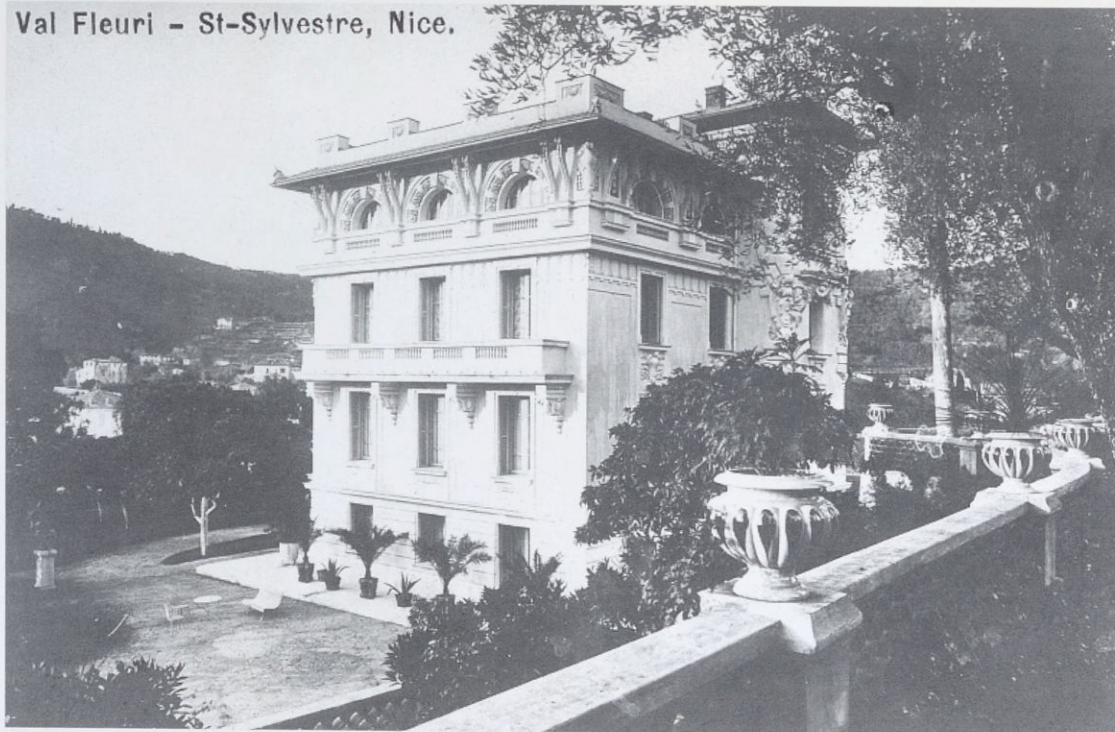
En 1905, Gustave Bardoux fit bâtir sur les plans de l'architecte Jules Sioly, une magnifique demeure aux toits recouverts de tuiles en céramique turquoise. Située au milieu d'un vaste parc de plusieurs hectares complanté de cyprès, d'oliviers et d'orangers, la villa fut baptisée Val Fleuri.

En 1921, la propriété changea de mains et fut acquise par Jean-Sébastien Barès, fondateur du journal «Le Réformateur», militant pour une simplification phonétique de «l'ortographe» et une remise en question des règles de grammaire française. Après sa mort, sa veuve fit don à la ville de Nice d'une partie du terrain. Des rues, dont l'une porte le nom de son mari, y furent tracées et diverses bâtisses s'y élevèrent.

Enfin, en 1947, la villa fut acquise par le département qui construisit dans le parc les locaux de l'Ecole Normale d'Instituteurs. Récemment rénovée, la demeure aujourd'hui divisée en appartements, abrite des membres de la direction de l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres.



Val Fleuri - St-Sylvestre, Nice.



MINERVE

(24, rue du Soleil)



C'est en 1897 que Georges Doublet, professeur de rhétorique au lycée de Nice, fit bâtir dans le quartier de Saint Barthélémy une villa qu'il baptisa Minerve.

Grand érudit, agrégé de lettres et historien, il passa une partie de sa vie à effectuer des fouilles en Grèce, en Crète, en Tunisie et en Algérie. Dans ce pays, il participa à la création des musées archéologiques d'Alger et de Constantine avant d'être nommé, de 1890 à 1892, chef du service beylical des antiquités et des arts.

De retour à Nice en 1897, Georges Doublet, très marqué par ses séjours en Afrique du Nord et par la civilisation arabe, choisit de faire édifier sa villa dans un style fortement inspiré du mauresque. Passionné d'histoire locale, ce normalien fut l'auteur de plusieurs ouvrages dont une «Histoire des Alpes-Maritimes» et écrivit de nombreux articles sur la ville de Foix où il enseigna durant trois ans. Il collabora également à diverses revues régionales telles que «Nice historique», «Le bulletin de la société des lettres et des arts des Alpes-Maritimes», «L'aloès», «L'Eclaireur de Nice»...

Georges Doublet habita la demeure jusqu'à la fin des années 1920, date à laquelle il la vendit à Monsieur Prévost. Il s'installa alors non loin de là à la villa Brin de Rêve (aujourd'hui disparue) où il termina sa vie en 1936.

Désormais encadrée d'immeubles, la villa Minerve a toutefois conservé son aspect originel.

INDOCHINOISE

(98, avenue Saint Lambert)

En 1901, Victorin Larue, industriel toulonnais ayant effectué une partie de sa carrière au Viet-Nam, fit bâtir dans le quartier de Brancolar une villa d'un style très inspiré par l'Orient, qu'il baptisa Indochinoise. Passionné de sports mécaniques et membre de l'Automobile Club de Nice, Victorin Larue conserva la propriété jusqu'au début des années 1930. Elle fut ensuite acquise par Octave Loras, fabricant des transformateurs électriques Ferrix, qui la baptisa Ergos et y installa ses usines.

Décrit comme un patron très paternaliste, le nouveau propriétaire construisit dans le parc, outre ses locaux industriels, un foyer d'habitation, une école de musique ainsi qu'un court de tennis, réservés exclusivement à ses employés.

Après la Seconde Guerre mondiale, le domaine fut racheté par une entreprise de textile et la villa retrouva le nom d'Indochinoise qu'elle porte toujours aujourd'hui.



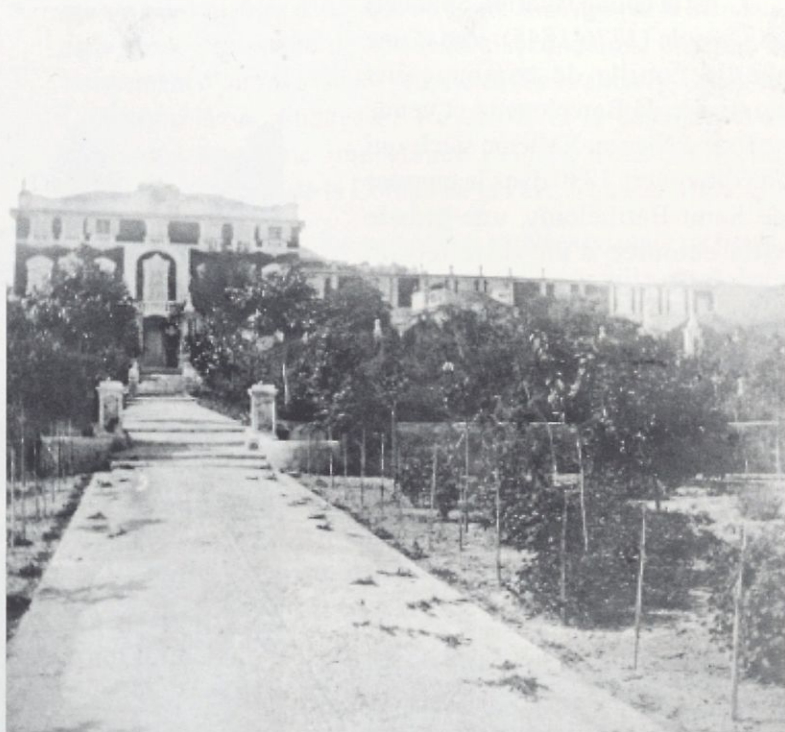
ARSON

(face au 43, avenue Stephen Liégard)

Vers le milieu du XVIII^{ème} siècle, Pierre Joseph Arson, riche négociant d'origine avignonnaise, s'installa à Nice où il fit construire une villa portant son nom. Située au milieu d'un terrain de six hectares surplombant la campagne environnante, la demeure fut agrémentée d'un jardin baroque et de compositions ornementales assez originales. Dessiné par Arson lui-même dans un ordonnancement inspiré de celui de la Renaissance, le parc possédait des allées pavées de mosaïques et de galets bleus et s'ornait de motifs déco-ratifs assez naïfs, fabriqués à partir de matériaux inattendus tels que morceaux de verre ou coquillages, donnant à l'ensemble l'aspect exubérant d'un décor théâtral rococo.

Anobli par le roi de Sardaigne, Pierre Joseph Arson comte de Saint-Joseph, passait pour être un individu pour le moins fantasque. Fêré d'ésotérisme, il avait suivi pendant plusieurs années l'enseignement d'un mage qui l'avait initié à l'occultisme et à l'alchimie. Persuadé de détenir des pouvoirs surnaturels, Pierre Joseph Arson de Saint-Joseph, vêtu d'une longue cape en velours rouge et d'un chapeau pointu, se vantait de pouvoir faire tomber la pluie par le simple fait de réciter des prières et d'énoncer des incantations. Pour étrange que fût son comportement, il ne l'empêcha pas d'être nommé consul de Nice en 1830 et de recevoir dans sa villa un bon nombre de personnalités célèbres dont Edouard George Bwler Lyttin qui, installé dans le parc, écrivit son roman «Les derniers jours de Pompéï». Vers 1845, c'est le roi de Wurtemberg qui s'installa dans la demeure accompagné d'une suite si nombreuse que le comte dut faire construire une bâtisse annexe pour loger le personnel royal.

Après la mort de Pierre Joseph Arson, la villa passa aux mains de son fils Gonzague, propriétaire et fondateur de la «Gazette de Nice», journal anti-français et farouchement



opposé au rattachement de Nice à la France. Ironie du sort, Napoléon III s'y arrêta plusieurs heures lorsqu'en 1860 il effectua sa première visite dans la ville. Aussi imprégné d'ésotérisme que son père, Gonzague fit graver les allées de signes cabalistiques formant des figures géométriques enchevêtrées, censées matérialiser une pensée rayonnant dans tout le jardin, à partir de la maison considérée comme épiceutre.

Vers 1875, Félix Daziano acheta la villa Arson, la transforma en l'hôtel Saint Barthélémy et la revendit quelques années plus tard à Monsieur Meyer.

Après la Première Guerre mondiale, la bâtisse fut acquise par le comte de Castellane qui la remania selon ses propres plans, puis fut transformée en «maison médicale», à la fois clinique et maison de repos.

Enfin, en 1943, l'établissement fut acheté par la ville de Nice, puis cédé à l'Etat qui y établit par la suite, le Centre National d'Art Contemporain.

Si l'on peut se réjouir du fait que la demeure n'ait pas, comme tant d'autres, été détruite, on peut aussi regretter que son parc ait été amputé de quatre hectares et que les modifications architecturales apportées à la bâtisse la rendent de nos jours quasiment méconnaissable.



En haut à gauche, la villa Arson vers 1870.

DE CESSOLE

(25, avenue de Sévigné)

C'est le comte Hilarion Spitalieri de Cessole (1776-1845), issu d'une vieille famille de commerçants originaire de Barcelonnette et venue se fixer à Nice au XVI^{ème} siècle qui fit édifier vers 1830 dans le quartier de Saint-Barthélémy, une grande villa entourée d'un vaste terrain agricole d'une quinzaine d'hectares. Docteur en droit, premier président du Sénat de Nice et ami du virtuose Niccolò Paganini, le comte était aussi l'auteur de plusieurs études historiques portant sur le Trophée d'Auguste de La Turbie, ainsi que d'un guide de Nice réalisé en collaboration avec le poète Rosalinde Rancher.

Après sa mort, c'est l'aîné de ses trois fils, Eugène, qui hérita du domaine. Conseiller général et, lui aussi, sénateur à Nice, il conserva la demeure familiale jusqu'en 1876, date à laquelle elle passa aux mains de son fils Joseph, camérier d'honneur de cape et d'épée du pape Léon XIII, fondateur et président du Comité des Fêtes de Nice, de l'Academia Nissarda et directeur adjoint de la Caisse d'Epargne. Charles habita longtemps la villa en compagnie de son oncle Henry Spitalieri de Cessole, ancien officier de la marine Sarde et bibliophile distingué. Sous leur égide, de grandes réceptions se déroulèrent sur les terrasses et dans les jardins de la demeure. La plus renommée était l'annuelle fête des cochers qui pendant deux jours rassemblait autant de participants que le célèbre festin des cougourdons de Cimiez. Sous les ombrages des grands arbres, des stands de tir au pistolet et de loteries, permettaient aux invités de gagner des volailles ou des moutons sur pieds. La journée s'achevait par un grand banquet suivi d'un bal réunissant dans la même bonne humeur les châtelains, le maire de Nice (président de la corporation des cochers), les élus municipaux ainsi que la population locale.

La mort de Charles-Marie-Joseph Spitalieri de Cessole en 1904, marqua la fin des grandes festivités en ce lieu. L'année suivante, sa veuve Lucienne et son fils Ludovic firent don de la partie sud du parc à l'Eglise qui y établit le siège de l'Evêché. Ludovic qui était architecte s'installa dans la partie nord du domaine. Il fit creuser un vaste lac artificiel et construisit devant une villa bourgeoise mais bien plus modeste que l'ancienne demeure familiale. Le reste du terrain fut quant à lui loti, viabilisé et percé de voies d'accès. La dénomination des rues qui sillonnent encore aujourd'hui l'ancienne propriété de Cessole évoque les familles auxquelles ils étaient rattachés à des degrés divers : Sainte Jeanne de Chantal, de Simiane, de Castellane, de Sévigné, de Grignan et Ripert de Montclar. Dans



ce même domaine furent aussi tracés les boulevards de Cessole et Auguste Raynaud (baptisé à l'origine Hilarion de Cessole). Rappelons à ce propos que c'est à Henry (troisième fils d'Hilarion), que l'on doit la constitution de la célèbre bibliothèque de Cessole léguée au Musée Masséna en 1936. Bien que n'ayant jamais été propriétaire de la villa de Cessole, Victor l'habita durant de nombreuses années. Passionné d'horticulture et à ce titre vice-président de la «Société d'Agriculture, d'Horticulture et d'Acclimatation de Nice et des Alpes-Maritimes», il avait en 1882 acheté un palmier dattier pour quelques francs à un marchand ambulant italien, l'avait planté sur les terrasses de la maison familiale et était parvenu à lui faire produire près d'un quintal de fruits par an. Sportif accompli, Victor était aussi président de la section niçoise du Club Alpin Français et avait gravi la plupart des grands sommets des Alpes-Maritimes, seul ou accompagné de son ami l'architecte Aaron Messiah.

Aujourd'hui, la villa de Cessole abrite toujours les services de l'Evêché. Le bâtiment principal a subi quelques modifications, notamment au niveau de sa toiture. Les anciennes écuries ont été agrandies et reliées à la demeure, puis dotées de baies vitrées assez anachroniques. La petite villa, léguée à la ville de Nice après la Seconde Guerre mondiale a, en revanche, un avenir plus incertain. Après avoir abrité les locaux de la radio municipale «Radio Baie des Anges», il fut question d'y installer le nouveau conservatoire de musique de Nice, mais le projet est désormais abandonné. Son parc est désormais transformé en jardin public.

CONCLUSION

La Première Guerre mondiale sonna le glas de ce qu'il fut convenu d'appeler la «Belle Epoque». La plupart des grands propriétaires russes sortirent ruinés de la révolution bolchevique et se retrouvèrent dans l'obligation de vendre leurs domaines.

Hormis quelques rares exceptions (Abbaye de Roseland, Château Sainte Anne, Château d'Azur), les villas des années 1920 furent conçues dans des proportions plus modestes, plus mesurées qu'auparavant. Cette période de l'entre-deux guerres marqua du reste le début d'un phénomène de morcellement des grands domaines (Château du Mont Boron, Château Bornala, Château de la Tour des Baumettes, Château de Chambrun).

Après la Seconde Guerre mondiale et essentiellement à partir du milieu des années 1950 jusqu'à la fin des années 1980, on assista à une aggravation du processus entamé trois décennies plus tôt. Le besoin urgent de logements, créé par l'arrivée

massive de rapatriés d'Afrique du Nord, ainsi que par la demande sans cesse croissante de résidences secondaires, entraîna le lotissement d'autres grandes propriétés (Les Palmiers, Orangini, Château d'Azur, Abbaye de Roseland) et la destruction de domaines de même importance (Vigier, Tour Sarrasine, Prediletta, Château de la Colline de la Paix, Château Miramar).

Si quelques demeures purent être sauvées en étant rachetées par le département ou la commune comme la villa des Arènes édifée en 1685 par le comte Jean-Jérôme de Gubernatis, acquise par la suite par le comte Garin de Coconato et aujourd'hui Musée Matisse, il n'en reste pas moins vrai qu'une partie non négligeable du patrimoine historique de Nice a définitivement disparu. Heureusement, une politique de protection des villas et châteaux a depuis peu été mise en place afin de préserver les quelques grandes demeures niçoises restantes de la démolition.



Villa Les Arènes

INDEX BIOGRAPHIQUE DE QUELQUES ARCHITECTES AYANT EDIFIE DES VILLAS IMPORTANTES A NICE

BERMOND Charles (1857-1912) : Né à Nice. Médaille de l'Ecole des Beaux-Arts de Nice. Membre fondateur de l'association régionale des architectes du sud-est. Membre de la société centrale des architectes français.

Villas : Picon, Scoffier, Dalbera, d'Autey, Torelli.

Constructions diverses : Brasserie royale de Nice.

BIASINI Sébastien-Marcel (1841-1913) : Né à Nice. Ancien élève médaillé de première classe de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. L'un des architectes les plus réputés de Nice à la Belle Epoque.

Villas : Ernestine, Starzynski, Mériem, Fortunée, La Noiseraie, Marie-Félix, Casapalca, Saint-Ange, Castel, Mac Donald, Fructidor, Polonia.

Modifications de villas Les Palmiers, Beau Site, entrées d'honneur du Château Valrose et de la villa Furtado-Heine.

Constructions diverses : Hôtel Régina, Hôtel Excelsior, immeuble du Crédit Lyonnais.

BIASINI Félix (1874-1965) : Né à Nice. Fils de Sébastien-Marcel Biasini. Travailla longtemps en collaboration avec son père. Edifia villas, immeubles, banques et édifices religieux divers. Président du syndicat des architectes de la Côte d'Azur et président de l'office régional du bâtiment et des travaux publics.

Villas : Malgré tout, Malausséna.

CARLO Annibal (1859-1942) : Né à Nice. Elève de Philippe Randon.

Villas : Grinda, Falicon.

Constructions diverses : maisons de rapport et immeubles.

CASTEL Louis (1852-1923) : Né à Nice. Lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts de Nice. Membre de la société centrale des architectes français. Lauréat de l'Exposition Universelle de Nice en 1884.

Villas : Mezzo-Monte, Schmitz, Blonay, Baquis, Nicetta (propriétaire).

Constructions diverses : immeubles, couvent et église Veynesse, Hôtel Westminster

DALMAS Charles (1865-1938) : Né à Nice. Lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts de Nice. Prix de Rome en 1893. Membre de l'union syndicale des architectes français.

Villas : Delaparre, Manoir Belgrano, Virginie.

Modifications : Château de Crémat.

Constructions diverses : Hôtel Winter Palace, Hôtel Hermitage, Hôtel Royal, Palais de la Méditerranée en collaboration avec son fils Marcel.

DETTLOFF Adam (1851-1914) : Né en Pologne ou Autriche-Hongrie selon les sources. Médaille d'or d'architecture de la ville de Nice.

Villas : Château des Ollières, de Surany, Manoir Leliwa, Bella Vista, Joubert.

Construction diverses : Hôtel du Parc Impérial, Palais Victor Hugo.

FEBVRE Jules (1859-1934) : Né à Nice, ancien premier adjoint au maire.

Villas : La Loggia (Cimiez), Sainte Elisabeth, Canta Galet.

MESSIAH Aaron (1858-1940) : Né à Nice. Médaille d'or Grand module de la ville de Nice. Architecte réputé sur la Côte d'Azur et très apprécié des anglo-saxons.

Villas : de Poligny, Warden, Lisaine, Masséna, Séréna, Château Sainte-Hélène, Victorine, Saint Victor, Héléna.

Constructions diverses : immeubles Mayrargues, Bella Vista, comptoir d'escompte de Nice, Grand Hôtel de Cimiez.

Modifications : Kasr Chirine.

MESSIAH Gaston (1885-1962) : Né à Nice. Fils du précédent. Commence à collaborer avec son père en 1910. Ils travaillèrent ensemble aux villas Massenet, Castel Mont Alban et à plusieurs immeubles de la rue Frédéric Passy.

NIERMANS Edouard-Jean (1859-1928) : Né en Hollande.

Villas : Les Eucalyptus, La Lézardière.

Constructions diverses : Hôtel Negresco, Théâtre du Casino municipal, immeubles de rapport rue du commandant Beretta. Modification du Casino municipal et du casino de la Jetée-Promenade.

REY Adrien (1865-1959) : Né à Menton.

Villas : Val d'Or, Château Sainte Anne, La Paloma.

Constructions diverses : immeubles des Marguerites, Chambre de commerce de Nice.

NOMS DES ARCHITECTES CITES DANS L'OUVRAGE

Allinges Marius (*Huovila*),
Argentino (*Château d'Azur*),
Aubert François (*La Côte, Marie-Claude*),
Bellon Charles-Joseph (*La Favorite*),
Béranger (*Château Valrose*),
Berna Alfred (*Les Hirondelles*),
Brun Emmanuel (*Diesbach*),
Chemin Charles (*Le Mirador*),
Clergues Joseph (*El Patio*),
Daniel Louis et René (*Tony*),
Delacroze Paul (*Topaze*),
Duhoux André (*La Vigie*),

Dunski (*Château la Tour des Baumettes*),
Durand Joseph (*Mihliga*),
Durante Emile (*Les Caroubiers*),
Furet Sylvain (*L'Enchanteresse*),
Gaujain (*Château d'Azur*),
Grimm (*Bermond, Château Valrose*),
Guiraudon (*Tchernychine*),
De Ikavitz Michel (*Castel Montebello*),
Jacob Alexandre (*La Bornala*),
Makaroff (*Château Valrose*),
Mars Joseph (*Château Miramar*),
Narjoux Félix (*Hausmann*),

Randon Philippe (*Temple de Diane au château de Chambrun*),
Ravel Jules (*La Consolata*),
Sabatier Victor (*Vigier*),
Scala Constantin (*Thomson, Brimborion*),
Sioly Jules (*Réseda, Val Fleuri*),
Smith Robert (*Château du Mont Boron*),
Tersling Georg (*Masséna*),
Tronchet (*Le Lys Rouge*),
Zecca François (*Mercédès*),
Ziem Félix (*Baie des Anges*).

PROMENADE NICOISE

En attendant le recensement exhaustif (actuellement en cours) des constructions niçoises présentant un intérêt architectural et devant, à ce titre, être sauvegardées, nous avons ici énuméré quelques noms de rues qui permettront au promeneur curieux de retrouver la trace d'intéressants et vivants témoignages de villas «Belle Epoque» dont la présence dans le paysage niçois est un rappel permanent à son passé prestigieux.

Barbusse (rue Henri)	Flirey (avenue de)	corniche André de Joly et le boulevard
Baumettes (avenue des)	Gairaut (route de)	Maurice Maeterlinck)
Bounin (rue Paul)	George V (avenue)	Montecroce (avenue)
Caffarelli (rue)	Germaine (avenue)	Mont Fleury (avenue du)
Cambrai (rue de)	Gilly (rue Jules)	Parc Chambrun
Cap de Croix (avenue)	Henriot (avenue Emile)	Parc impérial (boulevard)
Capitaine Scott (avenue du)	Lanterne (avenue de la)	Primerose (avenue)
Cavendish (avenue)	Léopold II (avenue)	Prince de Galles (boulevard)
Cernuschi (avenue)	Liserb (avenue du Parc)	Sainte Thérèse (avenue)
Château de la Tour (Avenue)	Lympia (avenue)	Theuriet (avenue André)
Cimiez (boulevard de)	Martin (avenue Aimé)	Torre di Cimella (rue)
Cronstadt (rue de)	Michel de Cimiez (avenue)	Urbain Bosio (avenue)
Dalmas (rue Edouard)	Mirasol (avenue)	Valentiny (avenue)
Edouard VII (boulevard)	Mont Boron (boulevard du) (entre la	Valrose (avenue)

INDEX DES VILLAS CITEES

Abbaye de Roseland p.32-123	Brimborion p.58	Coteau (Du) p.105
Abeille (L') p.91	Brin de Rêve p.120	Crémat (Château de) p.36
Abeilles (Les) p.38	Cabasse p.77	Daddy p.105
Adeïla p.53	Caïs de Pierlas (Château) p.117	Damayanti p.86
Africaine (L') p.21-33-34	Canta Galet p.35	Deporta p.38
Allah Karim p.92	Caroubiers (Les) p.62	Diano p.74
Anglais (Château de l') p.54 à 56	Casapalca p.90-91	Diesbach (De) p.7-45
Anahit p.24	Casa Vecchia p.64	Domaine de la Commanderie p.88
Anna p.105	Castel des 2 rois p.67	Dracénas (Les) p.92
Antonia p.97	Castel du Mont Alban p.79	Dumont p.13
Apraxine p.88	Castel Montebello p.109	Durandy (Château) p.35
Arênes (des) p.123	Castel Piré p.78	Ehrendall p.92
Arson p.121	Castellamare p.81	Elisabeth (Château) p.41
Astoria p.53	Cèdres (Les) p.84	El Patio p.49
Avigdor p.10	Cessole (De) p.122	Emerance p.92
Aynard p.77	Chambrun (Château de) p.117-118-123	Enchanteresse (L') p.34
Azur (Château d') p.110-111-123	Châteauneuf (De) p.112	Ensoleillée (L') p.91
Baie des Anges p.19-31	Chauvain p.80	Ergos p.120
Bardin p.38	Chevrier p.16	Etiamsi p.16
Barla (Château de) p.18-19-22	Cimiez (Château de) p.85	Eucalyptus (Les) p.28
Barla (Domaine de) p.18 à 20	Clairefontaine p.30	Fabron (Château de) p.18-19-23-76
Beau Site p.47	Clarence p.91	Falicon p.92
Beau Site p.57	Cocinelles (Les) p.61	Favorite (La) p.61
Belgrano (Manoir) p.96	Coleman p.99	Filleul p.62
Bellanda p.101	Colline de la Paix (Château	Fort Thaon p.64
Bella Vista p.17	de la) p.80-123	Fortunée p.52
Bella Vista p.34	Colobria p.41	Franco-argentine p.91
Bellet (Château de) p.36	Colonna (Château) p.63	Frémont p.17
Bellevue p.17	Consolata p.100	Frémy p.72-73
Bermond p.44-45-46	Corinthienne p.12-94	Fructidor p.63
Bornala p.21-34-123	Côte (La) p.72	Furtado-Heine p.9

INDEX DES VILLAS CITEES (suite)

- | | | | | | |
|-----------------------------|------------------------|-------------------------------|---------------------------|------------------------------------|----------------|
| Gairaut (Château de) | p.53-113 | Meriem | p.91 | Saint Ange | p.99 |
| Garin de Coconato | p.123 | Mesnil (Le) | p.25 | Saint Antoine | p.97 |
| Gastaud | p.18-19-20-22-23-26-27 | Mihliga | p.88 | Saint Christophe | p.100 |
| Gautier | p.7 | Miléant (Château de) | p.29-80 | Saint Eloi | p.65 |
| Gisèle | p.52 | Minerve | p.120 | Saint Maur (Château) | p.102-103 |
| Grandis | p.9 | Mirada (La) | p.30 | Saint Vallier | p.70 |
| Graziella | p.23-76 | Mirador | p.30 | Sainte Anne | p.99 |
| Guiglia | p.16 | Miramar (Château) | p.41-42-123 | Sainte Anne (Château) | p.21-33-123 |
| Hausmann | p.73-74 | Miramar | p.59-76 | Sainte Elisabeth | p.95 |
| Hautebelles (Les) | p.95 | Monique | p.39-50 | Sainte Hélène (Château) | p.26-89 |
| Hautes Roches (Les) | p.62 | Mon joujou | p.63 | Sainte Thérèse | p.78 |
| Hélia | p.48 | Mont Boron (Château du) | | Schreter | p.28 |
| Hélios | p.75 | | p.54 à 56-123 | Schukrafft | p.74 |
| Hirondelles (Les) | p.66 | Mont Boron | p.73 | Serena | p.93 |
| Horizon (L') | p.65 | Mont Rabeau (Château) | p.25 | Serpolette | p.60 |
| Howard | p.24-41 | Monterey | p.109 | Sicard | p.87 |
| Huovila | p.15 | Monticello | p.85 | Siresme | p.70 |
| Ibrahim | p.38 | Moraes | p.74 | Skariatine | p.86 |
| Il Paradiso | p.87 | Niçoise (La) | p.35 | Smith (Château) | p.54 à 56 |
| Indochinoise | p.120 | Noël | p.22 | Smulders | p.49 |
| Iris (Des) | p.96 | Norvégienne | p.41 | Sperling | p.42 |
| Isnards (Château des) | p.71 | Oldenbourg (Château d') | p.80 | Starzynski | p.13 |
| Jaffé | p.14 | Olivetto (L') | p.84 | Stéphanie | p.70 |
| Joconde | p.92 | Oliviers (Les) | p.97 | Stirbey | p.10 |
| Judith | p.91 | Ollières (Château des) .. | p.24-27-41-43 | Surany (De) | p.86 |
| Kasr Chirine | p.89 | Orangini | p.76-104-123 | Tchernychine | p.17 |
| Ker Cavan | p.16 | Orestis (De) | p.10-45 | Terrasses (Les) | p.48 |
| Kotschoubey (Palais) | p.40-74 | Oriza (Palais) | p.74 | Terrasses (Les) | p.59 |
| Krohn | p.9-38 | Orlamonde | p.29-80-81 | Théodore | p.109 |
| Kronenberg | p.64 | Palais de marbre | p.18 à 20 | Thiolo | p.114 |
| Laurenti | p.67 | Palais vénitien | p.68 | Thomson | p.40 |
| Lefèvre | p.71 | Palmiers (Les) | | Tiranty (Palais) | p.12 |
| Leliwa (Manoir) | p.41-43 | | p.18 à 20-21-39-50-57-123 | Tony | p.16 |
| Léon | p.26 | Pandore (Chalet) | p.19 | Topaze | p.60 |
| Lévine | p.52 | Pastorelle (La) | p.28 | Torre di Cimella | p.89 |
| Lézardière (La) | p.28 | Patricia | p.99 | Tour des Baumettes (Château de la) | |
| Lions | p.11-12 | Peillon | p.46 | | p.9-37-38-123 |
| Lisaine (La) | p.93 | Piol (Château du) | p.51 | Tour du Mont Boron (Château la) | |
| Liserb | p.98 | Polonia | p.52 | | p.58 |
| Loetitia | p.53 | Prediletta | p.115-123 | Tour Lascaris | p.47 |
| Lys Rouge (Le) | p.98 | Rachel | p.65 | Tour Sarrasine (La) | p.25-123 |
| Lyse | p.77 | Raffaëlli | p.86 | Tourelles (Les) | p.49 |
| Malgré tout | p.95 | Reculot | p.53 | Trianon | p.94 |
| Marie-Adélaïde | p.74 | Remparts (Les) | p.67 | Trumpler | p.75 |
| Marie-Alberte | p.74 | René Christine | p.92 | Val d'Azur | p.105 |
| Marie-Antoinette | p.97 | Réseda | p.91 | Val Fleuri | p.119 |
| Marie-Claude | p.100 | Reybaud | p.64 | Valbranca | p.59 |
| Marie-Félix | p.91 | Robinson | p.116 | Valère | p.75 |
| Marie-Léocadie | p.66 | Roc fleuri | p.77 | Valrose (Château de) | p.93-106 à 108 |
| Marion | p.61 | Rocher (Du) | p.50 | Vénitienne | p.69 |
| Marthe | p.50 | Romanoff | p.9 | Vermorel | p.62 |
| Masséna | p.7-26-89 | Romarins (Les) | p.48 | Victorine (La) | p.8 |
| Massingy d'Auzac | p.83 | Rosa Bonheur | p.21-34 | Vigie (La) | p.65 |
| Mathilde | p.65 | Rosemont | p.46 | Vigier | p.29-68-80-123 |
| Méja | p.99 | Rozy | p.46 | Violettes (Les) | p.14 |
| Mercédès | p.13 | Rouge | p.83 | Warden | p.27-41 |
| Mercédès | p.116 | Saint Aignan | p.71 | Zuylen (Van) | p.87 |

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Astro Charles, L'architecture niçoise à la Belle Epoque
Binemüller Noëlle/Allary Daniel, Rêveuse Riviera
Blanc Yolande, De l'hôtel palais en Riviera
Byck Christian, Jardins de la Côte d'Azur
Castela Paul/Steve Michel, Le château Valrose
Corvol Robert, La Côte d'Azur à la Belle Epoque
Escribe Dominique, Côte d'Azur, genèse d'un mythe
Gayraud Didier, Maïcon le compagnon des gabians
Guerra Alain, Nice au passé affranchi
Isnard Roger, Per Carriera
Isnard Roger & Isnard Marguerite, Sus lu barri, les pierres racontent Nice
Le Roy Ellis, Les russes sur la Côte d'Azur
Liégeard Stephen, La Côte d'Azur
Maas Jeremy, Gambart prince of the victorian art world
Mayrargues Hippolyte, De villa en villa
Montaut Henry de, Voyage au pays enchanté
Négrin Emile, Promenades de Nice
Niçois dans l'histoire (les), collectif
Pinchon Jean-François, E.J. Niermans architecte de la Café-Society
Sarty Léon, Nice d'Antan
Vernier Olivier, D'espoir et d'assistance

Journaux et revues

Eclaireur de Nice (L')
Essor (L')
Illustration (L')
Journal illustré (Le)
Lou Sourgentin
Mesclun (Le)
Monde élégant (Le)
Monde Illustré (Le)
Nice Historique
Nice-Matin
Petit Niçois (Le)
Revue de Nice (La)

REMERCIEMENTS

Bibliothèque nationale.
Archives départementales :
 Mademoiselle Rosine Cleyet-Michaux.
Archives municipales :
 Mesdames Mireille Massot et Sylvie De Galléani,
 Monsieur Jean-Louis Michel.
Musée Masséna :
 Monsieur Paul-Louis Malausséna.
Editions Gilletta.
Editions Charles Massin.

A divers titres :
 Alain et Martine Guerra,
 Daniel et Gérard-Pierre Soyez,
 José Ugonis,
 Yann Duvivier,
 Joseph Nègre,
 Georges Jessula,
 Michel Griselin,
 Madame la comtesse de Blanchetti,
 Robert Fontana,
 Marcel Cambournac.